



Christian BERNER
Université Paris Nanterre

La confiance dans
l'« autre » façon de dire.
Quelques impressions
à la lecture d'*Après Babel*

**Engaging with Translation.
New Readings of
George Steiner's *After Babel***

Marco Agnetta
Larisa Cercel
Brian O'Keeffe
[eds.]

**1/2021
Yearbook of Translational Hermeneutics
Jahrbuch für Übersetzungshermeneutik**

Journal of the Research Center
Zeitschrift des Forschungszentrums



Hermeneutics and Creativity, University of Leipzig
Hermeneutik und Kreativität, Universität Leipzig

DOI: 10.52116/yth.vi1.29



Cite this article:

Berner, Christian (2021): „La confiance dans l'« autre » façon de dire.
Quelques impressions à la lecture d'*Après Babel*“. In: *Yearbook of
Translational Hermeneutics* 1, pp. 335–340. DOI: <10.52116/yth.vi1.29>.



Yearbook of Translational Hermeneutics 1/2021
ISSN: 2748-8160 | DOI: 10.52116/yth.vi1.29

La confiance dans l'« autre » façon de dire. Quelques impressions à la lecture d'*Après Babel*

Christian BERNER
Université Paris Nanterre

Notre expérience de la lecture d'*Après Babel* (1975/1998) est celle d'un texte à la fois passionnant, foisonnant, fourmillant d'exemples, de remarques fines, parfois personnelles, voire intimes, à côté d'aperçus théoriques, d'analyses littéraires et poétiques, de théories linguistiques ... C'est ainsi que l'ouvrage est difficile à comprendre au sens strict, en dépit de sa clarté, car « comprendre » signifie saisir la connexion, « prendre ensemble » : on passe souvent d'un registre à l'autre, dans une richesse de matériaux et une érudition qui est le reflet des publics auxquels Steiner s'adresse, ou qu'il voudrait « toucher ». C'est dans la définition de ce public que nous avons trouvé notre première clé de lecture : « tous ceux qui aiment le langage, qui vivent le langage comme un élément formateur de leur humanité [... i. e.] quiconque fait vivre le langage » (Steiner 1975/1998, 23). Cet amour du langage ou plutôt des langues dans leur vie plurielle, leur poétique, y compris « les phénomènes marginaux, les

singularités anarchiques, les ratés » (ibid., 170s.), est ce qui transparaît d'abord et en fait un parent de tous ceux qui, dans le langage, prennent en compte sa structure d' « universel singulier¹ ». C'est en cela qu'il convient de tenir compte des deux dimensions que porte le sous-titre de l'ouvrage, de la « poétique du dire et de la traduction ».

Pour dépasser l'étourdissement et la désorientation de la richesse du texte, il nous a fallu une seconde clé de lecture. Après le public destinataire, il nous a fallu prendre au sérieux ce que Steiner dit de sa méthode, à savoir qu'elle est « pour une part impressionniste » (Steiner 1975/1998, 167). Que faut-il entendre par là ? L'indication se réfère à une méthode qui est celle des Impressionnistes, dont on sait qu'ils cherchaient à être à même le réel, au plus près de ce qu'ils représentent, en peignant « sur le motif ». En transposant : c'est donc dans la langue même qu'il faut séjourner, au plus près du dire. Et là, ceux qui travaillent à même les langues, dans leur matière, sont au plus près de l'essence du langage : les poètes et les traducteurs (ibid., 164). La méthode touche ici le sujet qui se représente, le peintre du langage, le sujet de la langue qui, à un moment donné, rend quelque chose de changeant par des touches de couleurs, de mots, qui paraissent à travers des couches multiples dans la lumière spécifique et particulière de l'instant. Pour le spectateur, le lecteur ou l'auditeur, il faut trouver le juste point de vue, la perspective et la distance exacte au cœur de la matérialité des langues. Et lorsque Steiner ajoute que l'emploi de cette méthode « n'est peut-être pas entièrement un défaut » (ibid., 167), c'est qu'elle est adaptée à son objet. D'une part elle répond à la méfiance à l'égard de la « science du langage », notamment sous sa forme chomskyenne, d'autre part elle participe de la conviction profonde que c'est

1 Si nous reprenons là le titre de l'ouvrage que Manfred Frank consacra jadis à Schleiermacher *Das individuelle Allgemeine. Textstrukturierung und Textinterpretation nach Schleiermacher* (1985), c'est que nous sommes très sensible à cette parenté, dans l'attention à la logique du discours individuel, entre Steiner et Schleiermacher sur l'herméneutique et la traduction. Je garde par ailleurs « sensible » au singulier, profitant du « nous » que le français dit « de majesté » pour ne pas dire « je ».

bien « dans le *langage donné* que nous vivons » (ibid., 170). Autrement dit, les langues priment sur le « Langage » (ibid., 163). Et l'on comprend alors que nombreux sont les passages qui nous confrontent à la complexité du travail sur la langue, aux choix inévitables qu'il faut opérer : « on ne peut prétendre à une méthode unique, étroitement contrôlable » écrit-il ainsi par exemple à propos de la saisie des intentions, « on doit s'en tenir à une démarche par tâtonnements, hautement intuitive » (ibid., 38), ce que Schleiermacher appelait « *die Kunst des Verstehens* » (Schleiermacher 2012, 38), l'« art » de comprendre qui, comme technique, dispose bien de règles mais n'a pas de règles pour l'application des règles et demeure à ce titre un « art ». C'est la raison pour laquelle il y a un nombre d'options théoriques limitées en matière de traduction, et qu'il y a de grands traducteurs : « peut-être, après tout, la traduction n'existe-t-elle pas dans l'abstrait » (Steiner 1975/1998, 372) et comprendre l'acte de traduire, théoriquement impossible mais pratiquement effectif, car nous traduisons, consiste à prendre la mesure de cela. Rosenzweig, reprenant Schleiermacher, a mis le doigt sur cette impossibilité : « Traduire signifie servir deux maîtres à la fois. Donc : nul ne le peut » (Rosenzweig 1998, 55). Ces deux maîtres sont l'écrivain et le lecteur, qu'il faut « conduire à la rencontre l'un de l'autre » (Schleiermacher 2002, 74), au risque de perdre la singularité de l'original au nom de la compréhension ou à l'inverse se heurter à la non-compréhension au nom du respect de l'étranger. Le traducteur est quelque part entre les deux et travaille la singularité de ce que disent et créent les langues. Non, Non, la traduction n'existe pas dans l'abstrait. « Ce qui m'intéresse, c'est l'«interprétation» en ce qu'elle donne à la parole une vie qui déborde l'instant et le lieu où elle a été prononcée ou transcrite » (Steiner 1975/1998, 64). Ce débord se trouve dans cette interprétation qu'est la traduction, qui repose sur la vie de la langue, sur le fait que les manières de dire sont toujours autres.

Ce point est sans doute à nos yeux essentiel et fait l'importance de l'herméneutique dans l'approche de Steiner et le rôle qu'il accorde à l'interprétation. Même si certaines affirmations nous semblent contestables. Ainsi la formule « Comprendre c'est traduire »,

titre d'un chapitre (voir Steiner 1975/1998, 29–90), est d'une fausse évidence : l'immédiateté de la compréhension dans notre propre langue fait que si nous traduisons souvent, nous ne traduisons pas toujours. Nous traduisons quand nous ne comprenons pas. Nous interprétons lorsque la compréhension immédiate ne suffit plus. Lorsque nous lisons, par exemple, nous ne traduisons pas. La traduction comme l'interprétation, en leur sens strict, exigent une interruption : on traduit parce que l'on ne comprend pas la langue autre, de même qu'on interprète quand on ne comprend pas le texte qu'on lit ou qu'on veut établir une lecture scientifique. La problématique de la compréhension appelle la réflexion mise en œuvre dans les opérations d'interprétation. Aussi est-il difficile de dire que la traduction est « implicite dans tout acte de communication » (ibid., 17). C'est une évidence posthume : car dès que nous nous posons la question, effectivement, nous arrêtons la compréhension première, nous revenons réflexivement sur ce qui a été dit, et dans cette réflexion, nous nous rendons effectivement compte qu'il y a eu transposition et nous disons alors qu'il y a eu traduction ou interprétation. Aussi ne sommes-nous pas favorable à cette universalisation.

Cela n'ôte rien à l'importance de Steiner dans sa réflexion sur l'articulation entre l'herméneutique et la traduction. Attachons-nous aux pages où Steiner expose son rapport au « mouvement herméneutique qui consiste à faire jaillir une signification et à l'ache-miner par un acte d'annexion » (Steiner 1975/1998, 403). Ce passage est pour nous le cœur de l'ouvrage et permet de dépasser l'aporie des méthodes du traduire, rappelée ci-dessus dans les mots de Rosenzweig. Commençons par souligner que c'est un élan de confiance qui habite toute traduction, un étonnement devant la diversité des langues qui nous verse dans l'activité de traduire, élan suivi de la mélancolie, de tristesse, parce que finalement « toute traduction tombe à côté » (ibid., 369), ce que Ricœur appelait l'inévitable travail de « deuil » (Ricœur 2004, 16) de tout traducteur. Au lieu de deux mouvements contraires, Steiner distingue quatre moments qui constituent les étapes herméneutiques du mouvement du traduire : l'élan, la pénétration, la mise en forme et la restitution (Ste-

ner 1975/1998, 411). Revenons rapidement sur ces points. Le premier moment, à notre sens l'essentiel, est l'« élan de confiance où tout se déclenche » (ibid., 403) : il y a dans l'autre manière de dire un sens qui mérite d'être traduit et nous croyons, c'est là la foi de la confiance, que traduire est possible. Cette *confiance* est l'une des formes du principe de charité ou d'équité, confiance dans laquelle il en va sans doute de la condition humaine, de l'attente d'un futur, de raisons d'espérer (Hunyadi 2020). La confiance est à ce titre la forme de la « générosité absolue du traducteur » (Steiner 1975/1998, 403), même si l'attente de sens peut être déçue. Le deuxième est celui de la *pénétration*, que Steiner appelle aussi l'« agression » (ibid., 404) : il s'agit d'assimiler par la compréhension, d'une « annexion » qui est « violence », dont Heidegger est le théoricien. Avant lui, Nietzsche critique la compréhension identificatrice, la communication qui rend commun : « il y a quelque chose d'humiliant à être compris. Être compris ? Vous savez bien ce que cela veut dire ? – Comprendre, c'est égaler » (Nietzsche 1988, 50s.). Ce qui, dans les termes de Steiner, donne : « tout acte de compréhension doit s'annexer une autre entité : on traduit “en” quelque chose » (Steiner 1975/1998, 405). Non seulement on pénètre une langue, mais on remplace un dire par un autre, qui peut aller jusqu'à effacer le premier, Steiner affirmant même qu'« il y a des textes originaux que personne ne lit plus parce que la traduction en est d'un tout autre calibre » (ibid., 406). Le troisième moment, celui de la *mise en forme*, est aussi celui de l'incorporation dans la langue du traducteur. Cela se fait selon plusieurs modalités de transformation, dont nous soulignerons la plus positive qui est, pour les traductions, d'« accroître les disponibilités » (ibid., 407). Un quatrième et dernier moment intervient alors, celui de la *restitution*, qui établit une compensation entre le moment où l'on penche vers le texte, celui où on l'envahit en le comprenant et celui où on le ramène à notre forme (ibid., 408) : il faut établir « une réciprocité qui recrée l'équilibre » entre les langues, travail qui « est au cœur de la technique et de l'éthique de la traduction » (ibid., 408). La traduction est alors « échange » et « parité » qui n'efface pas, mais met en lumière l'autre façon de dire. C'est ainsi que Steiner précise finalement le caractère incontourna-

ble des deux méthodes du traduire de Schleiermacher que nous avons rappelées, et qui non seulement permettent de dire que traduire est une pratique matérielle, mais encore qu'il y va d'une dimension éthique. Au sens où Ricœur y voit une condition d'humanité : « Ce qui fait qu'il y a une humanité, c'est cette traductibilité de principe qui recrée la continuité du sens dans la discontinuité des productions et des coups de configuration » (Castoriadis / Ricœur 2016, 51s.).

Références

- CASTORIADIS, Cornelius / RICŒUR, Paul (2016) : *Dialogue sur l'histoire et l'imaginaire social*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- FRANK, Manfred (1985) : *Das individuelle Allgemeine. Textstrukturierung und Textinterpretation nach Schleiermacher*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- HUNYADI, Mark (2020) : *Au début était la confiance*. Lormond : Le Bord de l'Eau.
- NIETZSCHE, Friedrich (1988) : *Nachgelassene Fragmente. Kritische Studienausgabe*. Vol. 12, éd. par Giorgio Colli et Mazzino Montinari. München : de Gruyter.
- RICŒUR, Paul (2004) : *Sur la traduction*. Paris : Bayard.
- ROSENZWEIG, Franz (1998) : « L'Écriture et Luther ». In : *L'Écriture, le Verbe et autres essais*. Traduit par Jean-Luc Evard. Paris : P.U.F.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich (2002) : „Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens“. In: *Akademievorträge*. Éd. par Martin Rössler et Lars Emersleben. Berlin.
- id. (2012) : *Vorlesungen zur Hermeneutik und Kritik*. Édité par Wolfgang Irmund und Hermann Patsch. Berlin : de Gruyter.
- STEINER, George (1975/1998) : *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. Traduit par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris : Albin Michel.